

TRANSEUCE

**Bret
Easton
Ellis**

**« Je n'ai
pas peur
de Trump »**



LES CINÉASTES DU MOIS
Pablo Larraín, Lav Diaz, Damien
Chazelle, Andrea Arnold

RENTRÉE LITTÉRAIRE D'HIVER
Jaume Cabré, Rodrigo Fresán,
Gaëlle Obiégly, Oscar Coop-Phane...

LES FAUSSES VALEURS
Daniel Pennac,
Jean-Marie Rouart



EDITO

Loin de Pennac

PAR VINCENT JAURY

J'ai vu double, triple, quadruple... Pennac partout. La presse en a fait son champion de l'hiver. On peine à croire que l'auteur serait devenu meilleur que ce qu'il a été, mais ce raz de marée a piqué ma curiosité. Les éditions Gallimard ayant eu la gentillesse de ne pas m'envoyer le livre (mais ça je ne le saurai qu'après lecture), je vais chercher le livre à ma librairie préférée, chez Delamain. Le libraire me connaît bien et fait une moue interrogative quand il me voit prendre le livre. A mon avis, ce n'est pas pour *Transfuge* me dit-il, grimaçant. Que nous offre-t-il le loufoque pas drôle Pennac pour 21 € avec son *Cas Malaussène* ? A vrai dire presque rien. Ce livre ringard semble écrit il y a des décennies au temps des *Tontons flingueurs*, avec l'argot des années 60. C'est du Audiard version littéraire, on y boit des caouas, on se fait « éclater la tronche », on ne « lâche pas un flesch », on croise des « mômes ». Miser sur cette France d'hier est une excellente idée commerciale d'ailleurs, la nostalgie, c'est-à-dire une forme de maladie quand on a moins de 80 ans, étant une des caractéristiques de notre époque.

Ce serait cependant injuste de dire que ce fan de Bobby Lapointe tourne le dos à son époque. Mais c'est hélas là que l'indigence de sa pensée se voit au grand jour. Alceste, écrivain à succès, se rendra dans une émission de télé-réalité, *C pas un drame*. Passons sur le « public chauffé comme un four avant cuisson » qui relève d'un art poétique incontestable. Que nous dira ce

passage sur la télé ? Sur notre époque ? Rien. Rien que de scènes grotesques et quelques péripéties. Idem à propos des réseaux sociaux. C'est bien de les intégrer dans un roman en 2017 mais pour en faire quoi ? Nous dire qu'il y a des manipulations dans le cyberspace. Wouah ! merci Daniel, ta pensée est puissante. Aucun des enjeux contemporains liés à internet n'est abordé d'une manière ou d'une autre. Proposons-lui par exemple de lire le livre de Geoffroy de Lagasnerie, *L'Art de la révolte*, *Snowden*, *Assange et Manning*. Son livre aurait eu une autre dimension en creusant de ce côté-là. Récitons dans ces lignes Aragon comme ligne directrice pour juger de la force d'un roman : « Le moderne ? Le point névralgique d'une époque. C'est là qu'il faut frapper. » Pennac ne frappe jamais, il dort et nous endort.

Ne désespérons pas cependant, à côté de l'officiel le off soutenu par *Transfuge* continue de produire de beaux livres ouvrant sur des formes et des réflexions inédites, comme ceux de Jean-Noël Orenge qui a l'audace de prendre comme personnage principal un drone, (*L'Opium du ciel*, Grasset) et de Gaëlle Obiégly avec *N'être personne* (Verticales) roman écrit autour des questions d'identité vacillante, d'échec et de déracinement.

Loin de Pennac, nous avons repris contact avec Bret Easton Ellis avec qui nous n'avions pas discuté depuis 2010 pour la parution de *Suite(s) impériale(s)* (Robert Laffont). Il réalise une websérie, *The Deleted*, qui connaît un succès mondial. L'univers aseptisé de la série rappelle *Moins que zéro*, et ces jeunes de Los Angeles, beaux et riches désœuvrés. L'horreur y est aussi, le sang coule. L'influence de Lynch et Larry Clark est palpable. Durant plus d'une heure, Ellis nous a parlé de pop culture, du conservatisme d'Hollywood, de Donald Trump, de la jeunesse d'aujourd'hui, de son propre vieillissement, de mutations technologiques et de ses conséquences mortelles sur le cinéma. Ellis est un mélancolique obsédé par l'avenir.

Et écoutez ses podcasts ils sont fabuleux (discussion avec Quentin Tarantino, Mark Z. Danielewski, Kim Gordon, Larry Clark...)

Ellis versus Pennac : choisis ton camp, camarade.

SOMMAIRE

N°106 / FÉVRIER 2017

R

Page **24** | **RENTÉE LITTÉRAIRE**



Page **60** | **PABLO LARRAÍN**

Page **3** | **NEWS**

3 / Édito

6 / On prend un verre avec **La Rumeur**

CHRONIQUES

8 / Le nez dans le texte par **François Bégaudeau**

10 / Croyez ce que vous voulez

12 / Journal d'un homme pressé

14 / Interview express : **Toni Servillo**

16 / Interview express : **Jero Yun**

18 / Interview express : **Dan Uzan**

20 / Interview express : **Jon Nguyen**

22 / En coulisse avec **Laurence Engel**

Page **24** | **DU CÔTÉ DE LA LITTÉRATURE**

24 / **LA RENTÉE D'HIVER** nous a réservé quelques belles surprises. On vous a fait une deuxième sélection en février, dont **Jaume Cabré** et **Rodrigo Fresán**. Et deux livres à éviter signés **Daniel Pennac** et **Jean-Marie Rouart**.

54 / Polar

55 / Poche

56 / Déshabillage : **Zarca**



Page 92 | BRET EASTON ELLIS

Page 58 | SUR NOS ÉCRANS

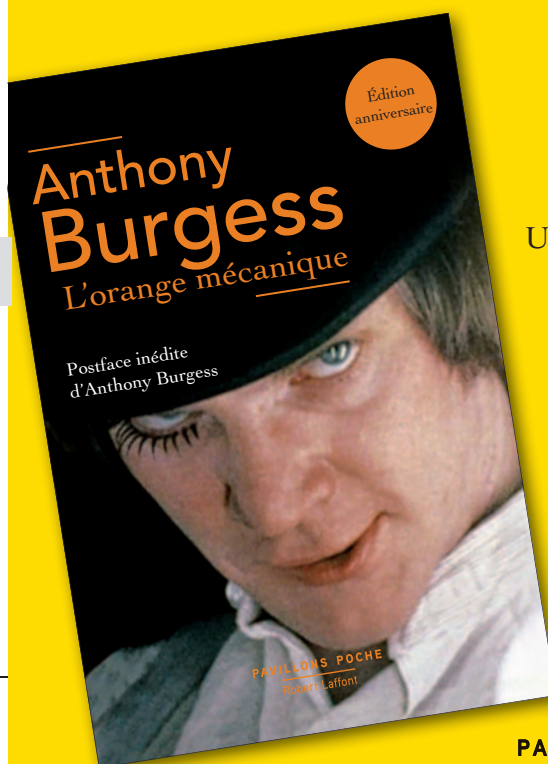
- 58/Édito
- 60/1^{er} événement : **Pablo Larraín**, *Jackie*
- 66/2^e événement : **Lav Diaz**, *La Femme qui est partie*
- 70/Sélection des meilleurs films du mois
- 78/ressorties salle et DVD
- 84/Déshabillage ciné : **Andrea Arnold**
- 88/Déshabillage ciné : **Damien Chazelle**
- 92/3^e événement : **Bret Easton Ellis**, sur sa série *The Deleted*

Page 102 | EN VILLE

- 102/Scène : **Christine Angot**, *Un amour impossible*
- 106/Expo : **Philippe Cognée**, *Crowds*
- 110/Musique : **Dominique Dalcan**, *Temperance*
- 112/Festival : **Les Arcs**

114/En route ! Va devant !

Lisez, relisez L'orange mécanique



Un roman culte,
Un film culte.

PAVILLONS POCHÉ
Robert Laffont

J'AI PRIS UN VERRE AVEC... LA RUMEUR



PAR ILAN MALKA
PHOTO FRANCK FERVILLE

Ils représentent depuis 20 ans le rap français le plus engagé. Les voici désormais cinéastes. Hamé et Ekoué du groupe La Rumeur me reçoivent dans leurs bureaux de producteurs. Dans un mois, *Les Derniers Parisiens* sort en salles. Aujourd'hui ils sont sereins. Parce que, Ekoué l'affirme, « les retours sont unanimes », mais aussi parce qu'ils ont le sentiment d'avoir réalisé une œuvre qui leur ressemble profondément.

Le Pigalle qu'ils montrent ici, ils l'ont arpenté sous toutes ses coutures. Ils

« On a juste filmé nos potes »

connaissent par cœur ses trottoirs, ses fêtes. Dans les salles locales (l'Elysée Montmartre, l'Erotica, la Loco...) ils ont fait leurs armes, défendu leurs textes de hip-hop, éprouvé l'adrénaline du micro face au public. Et leurs amis sont les gens, restaurateurs, vendeurs ambulants, ou épiciers, qui hantent ce quartier. Hamé et Ekoué ont imprégné leur film de cette âme-là.

Ils ont aussi voulu lui donner l'urgence des sensations instinctives qu'ils éprouvent en concert. « On est avant tout des musiciens

de scène, on y est plus souvent qu'en studio, et on a essayé de filmer avec cette même ferveur » nous raconte Ekoué. « On ne voulait pas d'un découpage trop lourd et précis, l'idée était de tourner en plans-séquences, d'y croire le plus possible, palper la vie, les émotions », précise Hamé. Il y a eu peu de prises sur chaque scène, pour essayer justement de saisir sur le vif une justesse, « avec le moins d'artifices possibles, comme lorsqu'on enregistre ».

Je leur dis que leur univers peuplé de voyous de la rue en quête de rédemption m'évoque parfois les premiers Scorsese. Hamé approuve. Marty fait partie de ses cinéastes préférés. Du côté d'Ekoué, les deux plus grands films de l'histoire sont signés Francis Ford Coppola. « *Le parrain I et II* ». Mais il valide aussi fortement « le polar français des années 50/60, *Touchez pas au grisbi*, *Mélodie en sous-sol*, *Le cave se rebiffe* ».

Ils sortent de deux années intenses où ils ont tour à tour écrit, produit, et réalisé. Il y a eu des moments difficiles. Hamé a senti un coup de blues au moment de commencer le montage. « En 24 heures, on passe d'un travail de tournage collectif à une sorte de traversée du tunnel en solitaire, où il faut aller chercher le film parmi des heures et des heures de rushes. On passe par des phases en montagnes russes, pleines d'incertitudes ».

Leur plus grand espoir est d'avoir fait une œuvre fédératrice. Être partis d'eux-mêmes, leur monde, leur Paris... pour accéder à l'universel. Pour Ekoué, « c'est l'histoire de personnages qui essaient juste d'avoir de quoi manger à la fin du mois, qui ont une violence intérieure, due à leur parcours, qu'ils essaient de contenir, comme une bombe à retardement ». Il s'est rendu compte récemment, en revoyant le film, de cette violence latente qui parcourt tous les personnages du début à la fin. Elle n'a pas été calculée ou pensée. Elle n'a pas été un élément de la direction d'acteurs. « On a juste filmé nos potes, les gens qu'on côtoie. Sans essayer de théoriser ».

KARIM EL HAYANI **NOUS NOUS** FATEN KESRAOUI
MARIERONS

AVEC KARIM EL HAYANI FATEN KESRAOUI SYLVIA BERGÉ SOFIANE KESRAOUI SCÉNARIO DAN UZAN ORIANNE MIO RAMSEYER ELSA BOUTAULT-CARADEC IMAGE RAPHAËL RUEB
MONTAGE JEAN-CHRISTOPHE HYM SON CLÉMENT MALEO SAMUEL ELLING MIXAGE MARC DOISNE PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS DAN UZAN VLADIMIR KOKH PRODUCTRICE ASSOCIÉE MUNIA HALABI
UNE PRODUCTION STEWBALL FILMS KMBO PRODUCTION AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DISTRIBUTION KMBO

UN FILM DE DAN UZAN

TRANSFUGE



Télérama



KMBO

AU CINÉMA LE 8 FÉVRIER

CRIMINIQUE

Qui veut encore de la légende?

À propos de *La légende*, Philippe Vasset, Fayard

PAR FRANÇOIS BÉGAUDEAU

LE NEZ DANS LE TEXTE

Incurable est la passion de Philippe Vasset pour les espaces qui échappent. Echappent à la carte, au quadrillage urbain, au grand lissage des métropoles mondialisées. Friches, ruines industrielles, bâtiments désaffectés, cabanes sous une passerelle de périphérique, bureaux déserts la nuit, coursives hors d'usage, tangentes inexplorées, sentiers peu battus, forment une ville « parallèle », off, excentrée, que l'oeuvre tâche de parcourir sans la cartographier.

Lisant *La Légende*, somme et sommet de l'oeuvre à ce jour, on n'est guère surpris de voir ce fil obsessionnel égarer l'infatigable piéton libertaire dans « les seules parcelles échappant encore à l'injonction d'utilité, les rares endroits où l'on ne vous demande rien, ni argents ni papiers, et on l'on vous laisse en paix : les églises ». Qui ont par ailleurs, époque oblige, l'avantage d'être vides : « pour peu qu'on ait encore le goût infantile des cachettes, on trouve quantité de chapelles et d'oratoires ne déployant plus leurs fastes que pour des congrégations de chats et d'étourneaux ».

Mais alors qu'est-ce qui pousse l'enfant à s'enfoncer dans un souterrain, à passer par les toits, à engager son corps là où tout l'interdit? Moins l'exploration en tant que telle que la narration qu'il en fera, doublant sa virée d'un commentaire intérieur, chaque pas scandant un mot qui succédant à un autre tisse une fable. L'explorateur se raconte une histoire d'exploration. La passion des espaces interstitiels est chez Vasset la pathologie-écran d'une déviance plus profonde : le goût insatiable du récit.

Lorsqu'il était « fonctionnaire de la Congrégation pour la cause des saints » au Vatican, l'impayable narrateur de *La Légende* a beaucoup milité pour « rendre ses lettres de noblesse au récit » aux yeux d'un employeur qui se pique d'être raisonnable pour donner le change aux siècles tardifs qui le ringardisent : « souvent raillée pour sa crédulité, l'Eglise a souhaité se donner toutes les garanties de la science moderne ». Et par extension se méfie des miracles, des illuminés en tous genres, des paysannes visitées par la Vierge, des saints dont les excès confinent à l'hérésie. Erreur stratégique, selon notre fonctionnaire, persuadé que « le sérieux d'une enquête compte moins aujourd'hui que la puissance d'une histoire ». Pour lui, « le saint n'est grand que quand il est grotesque ». L'Institution gagnera donc plutôt à exhumier des individus comme « Jacques l'Intercis, qui avait incité ses bourreaux à lui sectionner les doigts, les orteils, et

enfin tous les membres », ou comme cette Jeanne de Belcier sur les mains de laquelle étaient apparues des « lettres de sang » « formant les mot « Jésus », « Marie », Joseph ». Plus c'est incroyable, plus on a envie d'y croire.

Faut-il encore que le saint se hisse à la légende. La légende est aussi ce texte qui, apposé à une image, la rehausse, du moment qu'elle reste évasive, qu'une béance demeure entre l'une et l'autre. En somme, pour « dorer ses gestes d'un surplus de légende », le récit devra s'augmenter d'un halo d'in vraisemblable, de mystère, de mystique.

Voyez les saints modernes dont tous les débuts de chapitre content la geste. Le tagger insaisissable Azyle, la recluse Darie, le génial Urbain qui fait le mort et sacre son enterrement sur des terrains ainsi sanctuarisés et imprenables par la police, ont en commun d'avoir préservé le mystère. Peu les ont connus, vus, entrepris. Dans cette lacune de l'information se glisse le mythe. « Il se murmure qu'Azyle aurait apposé sa signature sur le fuselage d'un Concorde ». Tout est dans le « il se murmure ». La légende des saints modernes a la genèse des légendes urbaines. C'est le on-dit qui, produisant l'hypothèse, lui donne crédit. Si « ceux qui ont vu les mains de Pie disent qu'elles sont entièrement brûlées par les solvants et les acides », alors elles le sont un peu. Légendez, légendez, il en restera toujours quelque chose. Il en reste une image, qui, par-delà vrai et faux, *fait son oeuvre*. La légende est la version au carré de la fiction ; une fiction qui assumerait ses approximations, ses impairs à la vérité, ses « débordements narratifs », ses falsifications - se confesse ici une « véritable tendresse pour le fil blanc dont ces faussaires tissent souvent leurs fables ». En elle fusionnent le croire et le vouloir croire.

Mais reste-t-il des gens pour le vouloir? Des âmes enfantines en quête de passages souterrains ? « Avec qui communier dans les excès du récit ? » se demande notre défroqué. Et d'achever sa confession par une supplique en mineur, où s'entend le désarroi de l'auteur de ne pas être davantage *suivi* : « Et cette voix, je voudrais que quelques-uns, très peu assurément mais suffisamment tout de même, l'entendent, je voudrais que mon effort ait raison de leur indifférence et que, à force de répétition, s'impose mon appel. Qu'ils cèdent enfin, et s'abandonnent à ma suite ». Demeure-t-il, au coeur des villes ou dans leurs lisières, des amateurs de récits ?

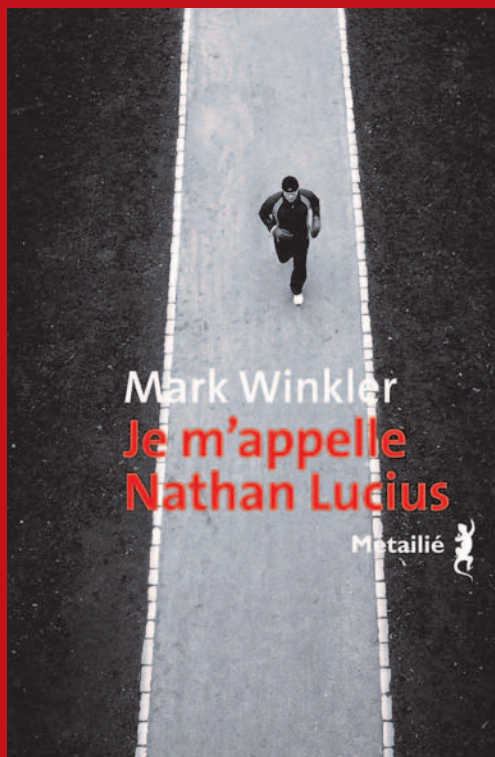
Métailié 2017



Vieillir n'est pas un jeu d'enfant.



Au royaume de la transparence, tout ce qui est caché est suspect.



Il est des gouffres dont il vaut mieux éviter de s'approcher.



Peut-on vraiment demander des comptes à chaque génération ?

Métailié
www.editions-metailie.com



CROYEZ CE QUE VOUS VOULEZ...

L'ego de l'écrivain

Pensez en cette petite rentrée littéraire, aux écrivains. A leur ego. A cette petite chose fragile, gonflée, enfantine, ridicule et parfois malmenée qu'ils jouent à chaque fois qu'ils présentent un livre au public et qu'ils demandent à être lus. Soit l'instant où ils dévoilent leurs cerveaux à tout le monde et invitent à goûter. Lorsqu'on demandait à George Orwell pourquoi il publiait des livres, il répondait « pour que les gens pensent que je suis intelligent ». C'est la réponse la plus honnête que l'on puisse faire à cette question. L'on publie un roman, aussi, pour que le reste du monde pense que l'on est brillant, que l'on a compris ce que la majorité n'a pas saisi, que l'on a trouvé les mots, les tournures, le Style inaccessibles au vulgus, pourvus que nous sommes du Regard dans une masse d'aveugles. Cet orgueil là culmine à l'instant de la publication. Combien vivent la rentrée avec la peur excitée de l'élève qui attend la remise de sa copie ? Pathétique et attendrissante enfance de l'écrivain. Lorsque l'aura médiatique accompagne la publication, l'ego fleurit comme un cactus trop arrosé : ainsi voit-on les joues de messieurs aux tempes blanches rougir en jeunes filles lorsque pour la cinquante-troisième fois on les complimente pour un livre parfaitement identique au précédent... Mais face à cette passion de soi, l'écrivain possède une arme redoutable, imparable qui le place bien au dessus des autres publicateurs, essayistes, philosophes, politiques : l'autodérision. Disons le sans hésiter : pas d'écrivain sans capacité à rire de soi. L'ego de l'écrivain, gros et vif comme un panaris, se soigne à la blague, se désinfecte au second degré, qui le confronte à son invraisemblable désir d'être lu, reconnu, aimé (nous y sommes Sigmund !). Si

quelqu'un a au mieux saisi ces soubresauts de l'ego romanesque, c'est Eiríkur Örn Norddhal. Vous avez sans doute entendu parler à *Transfuge* du romancier islandais il y a deux ans pour son roman, *Illska* (Métailié) qui nous faisait découvrir une femme d'aujourd'hui obsédée par la question nazie ; Norddhal jouait avec les modes de narration, le discours historique et l'histoire d'amour contemporaine, pour nous plonger dans l'esprit de son personnage. Aujourd'hui, est traduit *Heimska* (Métailié). On y retrouve un couple séparé à Reykjavik. Un couple d'écrivains. Motif de la rupture ? Publication simultanée de leurs deux romans. Il faut avouer que ces deux romans sont nés pour être en lutte : ils portent le même titre, *Ahmed*, et racontent la même histoire, l'arrivée d'un réfugié en Islande, qui finit par se pendre. La même vie, au fait près, mais dans deux formes différentes. Ce n'est pas une affaire de plagiat, mais d'influence silencieuse. La guerre des egos commence entre les deux jeunes écrivains qui vont rivaliser dans la presse, les lectures publiques, les listes des prix, tout au long de la rentrée littéraire, pour apparaître supérieur à l'autre. Norddhal se moque avec génie de ce qu'il connaît mieux que personne : l'aspiration de l'écrivain à briller. Son humour grince, on voit bien que ces deux écrivains, qui ne cessent jamais d'être des figures romantiques, appliquent aussi le conformisme de leur milieu intellectuel qui déclare de « bon ton » de faire un roman sur un réfugié. Mais Norddhal n'a pas la rage d'un satiriste, ni la raideur d'un moraliste, il livre à voir mais jamais à juger, on ne détestera jamais ses personnages puisqu'ils ont peut-être écrit de bons livres. Et pour un bon livre, on pardonne tout à un écrivain... **OJG**

AU BOUT DU VOYAGE...
UNE AMITIÉ AUSSI PRÉCIEUSE...
QU'INATTENDUE

ROSALIE THOMASS KAORI MOMOI

FUKUSHIMA MON AMOUR

UN FILM DE DORIS DÖRRIE

AU CINÉMA LE 15 FÉVRIER 2017

DORIS DÖRRIE

LE JOURNAL DE L'HOMME PRESSÉ

« L'âme de l'homme est comme un marais infect : si l'on ne passe vite, on s'enfonce » disait Stendhal.

Chaque mois, suivez au pas de course les aventures de notre **envoyé spécial** en embuscade dans le tout-Paris...



Le Fantôme et le mort errant

Il y a plus beau que la nuit, la nostalgie de la nuit, pensais-je en me rendant sous un ciel velouté de noir à l'exposition consacrée aux photos de l'acteur **Norman Reedus** que des fans de *The Walking Dead* menaçaient d'engloutir dans une mêlée claustrophobe. Norman photographie son ex-petite amie attachée dans un ascenseur d'hôtel, d'inquiétants personnages aux masques putrescibles, des anges à mimiques démoniaques, des démons à mimiques angéliques. « Disturbing can be beautiful », m'affirmera plus tard au Montana cet homme tourmenté à la beauté cabossée.

Absorbé par ces scènes de sabbat sous méthadone, je n'ai pas vu se rapprocher le Fantôme. Il se tient devant moi, toque en fourrure sur la tête, spectre téléporté d'une autre temps, celui de l'hôtel Pimodan cher à **Charles Baudelaire** et **Théophile Gautier**, non loin de là où il vit, dans l'île Saint-Louis. Le Fantôme que j'avais croisé pour la dernière fois il y a trois ans lors d'une soirée donnée pour **David Bailey**, commence de m'entretenir de **Vince Taylor**, le rocker christique qu'un livre a enfin rendu à sa grandeur. « C'est étonnant, ce médaillon à l'effigie de Jeanne d'Arc qu'il portait autour du cou. Et expliquez-

moi comment un être destiné à perdre sur tous les tableaux en arrive-t-il à se faire appeler Vince ? Il en aurait eu la révélation en découvrant sur un paquet de Pall Mall la fameuse locution prononcée par Constantin avant la bataille du pont Milvius : *In hoc signo vinces*. Par ce signe tu vaincras. Le signe du Christ bien sûr... Mais pourquoi la marque de cigarettes avait-elle adopté cette devise ? Cela mériterait une enquête. Je serais prêt à échanger mon appartement contre le médaillon de Vince Taylor et la canne de **Robert de Montesquiou** offerte par **Edmond de Goncourt**, avant d'être acquise par **Dali** ». Le Fantôme se met soudain à me parler de lui-même à la troisième personne, signe évident de son dédoublement spectral. « Savez-vous qu'il y a un lien entre le **Sar Peladan** et Yves Adrien ? Il se trouve qu'Yves Adrien naît le 27 juin 1951, 33 ans jour pour jour après la mort le 27 juin 1918 de **Joséphin Peladan**, le fameux écrivain occultiste. Vous voyez comme d'une certaine manière tout se tient ? » Le Fantôme – le précieux, le génial **Yves Adrien**, puisqu'il s'agit de lui – s'efface dans la nuit de Paris pour rejoindre les berges de Seine où miroitent ses novovisions éblouissées d'images sublimes.

Le lendemain, je retrouve **Géraldine Beigheder**, la commissaire de l'exposition, **Norman Reedus**, **Diane Kruger**, **Fabienne Bertheau**, **Muriel Teodori** et **Steve Nieves** pour une party improvisée dans le colossal palais Vivienne, propriété de **Pierre-Jean Chalençon**, le spécialiste mondial des souvenirs napoléoniens. Pendant que nous errons parmi les vestiges du grand petit homme, ce sosie crédible de **Michel Polnareff** me confie bien connaître le petit-fils d'un autre empereur déchu, et défunt. **Bokassa 1^{er}**. « Sa peinture n'est pas terrible. Remarquez, à tout prendre vaut mieux être un mauvais peintre qu'un bon dictateur. » Est-ce au fond si sûr ? Plus tard, Norman Reedus me réconcilie avec le vin blanc que nous ingurgitons à grandes lampées. « On s'emmerde tellement pendant les tournages qu'il n'y a rien d'autre à faire que de boire ou de prendre en photos tout ce qui passe devant ton regard, même ceux que tu ne peux pas voir en peinture. »

Ouverture de la nouvelle boutique **Paul Smith** rue Saint-Honoré. Je me suis toujours demandé d'où provenait le chic absolu des rock stars des sixties. Retrouvailles amicales avec le styliste britannique qui m'éclaire enfin : « à la grande époque du Swinging London, les fils de famille allaient dérober dans les greniers des châteaux familiaux d'anciens rideaux de velours abandonnés à leurs sorts poussiéreux et les emportaient à Savile Row pour les faire tailler en merveilleux costumes. Les dieux de la guitare ont voulu les mêmes. » Je tombe sur des connaissances : la chanteuse et écrivain **Marie Modiano** escortée de son mari le compositeur lunaire **Peter von Poehl**. Marie vient de sortir un livre où affleurent certaines cicatrices non cautérisées. Son père lui a récemment offert un texte pour son prochain album en lui avouant : « c'est la première fois en cinquante ans que je trouve une musique bien pour mes paroles. » Peter, plein du grand embarras d'être en vie, à l'image de son beau-père, me parle de sa tournée d'une année avec un **Houellebecq** « destroy ». Je me souviens que lors du concert légendaire des Folies Pigalle, **Philippe Manoeuvre** s'était battu à l'entrée avec un videur.

Déjeuner avec **Gwénaëlle Dréan**, autrefois attachée de presse de **Ernst Jünger**. Lors de son ultime passage à Paris, l'écrivain allemand avait été convié à l'Elysée par **François Mitterrand**. A la fin de son entrevue, Gwénaëlle n'avait pas résisté à l'envie de connaître les raisons de cette invitation. Réponse de Jünger : « Mais que croyez-vous mademoiselle, c'était pour parler de la mort ! Le Président s'y prépare. » Il est vrai que, dans son *Journal de Guerre*, l'écrivain allemand, alors officier à Paris, décrivait minutieusement l'exécution au Bois de Boulogne d'un déserteur. La mort tapie en embuscade.

Thanatos et Eros. Sans doute pour me remonter le moral après de telles considérations morbides, **Blanchette** et **Noiraude**, mes deux inséparables, m'entraînent le soir-même en enfer. Nul besoin de signer un pacte avec le diable pour être admis au Faust à la fête bdsm de l'hiver. Parmi les curio-

sités pittoresques, j'observe une femme nommée cheval qui hennit de plaisir lorsque Noiraude lui flatte la croupe. Un homme-chien répondant au nom de Rex tenu en laisse par sa maîtresse. **HPG** baisant avec une blonde à très gros seins à côté de ma Blanchette se faisant mollement fouetter par une dominatrice d'Eprenay. Ma Noiraude, elle, se retrouve encordée par un maître du shibari sous le regard de videurs du 9.3. partagés entre curiosité perplexe et dégoût assumé. Ainsi va notre monde schizophrène, avant qu'il ne s'écroule bientôt dans un grand orgasme de foutre et de fouets mêlés aux tirs de kalach.

Petit-déjeuner au Flore avec **Frédéric Mitterrand** qui vient de passer plus de deux ans à la réalisation d'un documentaire sur la vie de Christian Dior et publie un ouvrage sur ses regrets qu'il possède en grand nombre, au vu de l'épaisseur de l'ouvrage. La ligne de conduite de **Zadie Smith** semble lui être personnellement adressée : *Regret everything and always live in the past*. Nous parlons de **Lady Diana Mosley**, qui fut longtemps sa voisine de palier, emportée par la canicule de l'été 2003. « Elle a refusé d'aller dans un hôtel climatisé. Elle était très aimable et très sourde. J'étais très gentil avec elle mais je refusais ses invitations. Car très vite, avec la veuve du leader du parti fasciste anglais **Oswald Mosley**, la conversation tournait autour d'**Hitler**. Cette sœur de **Nancy Mitford** avait grandi dans une famille de piqués. Le côté excentrique est plutôt sympathique, le problème est lorsque l'extravagance va jusqu'à embrasser les théories nazies. C'est plus fâcheux ».

L'endroit me rappelle au bon souvenir du Prix de Flore 2016. J'observe d'ex-jeunes prodiges des lettres accostant sur les rives du troisième âge se lancer dans une sarabande épileptique m'évoquant la première scène de *La Ronde* de **Max Ophüls**. Cela fait vingt ans que je fréquente ce petit monde et difficile d'imaginer combien j'ai vu de soudaines gloires englouties à jamais dans le grand trou noir de l'oubli. Où sont-elles passées ? Gratte-papiers dans quelques administrations déprimantes ? Neutralisées chez les dingues ? Exilées dans quelques trous perdus, trop contentes de prêter leurs chefs-d'œuvre illisibles à l'adjoint au maire ou à quelques veuves désœuvrées ? Muées en respectables génies de maisons de retraite ? Mortes et incinérées avec leurs œuvres complètes ? Je vais me pencher sur la question.

Ce dernier verre sera pour **Michel Déon** avec lequel j'avais dîné à la Coupole il y a trois ans. L'immortel avait emprunté les lunettes baroques de **Marcelo Jacob** le temps d'une photo qui nous avait fait sourire. J'ai eu envie de parler à nouveau avec ce jeune homme vert de 97 ans. L'Irlande étant plus éloignée de chez moi que Lipp, je me contenterais du téléphone. Sa femme me répondit qu'il attendait mon appel. Et puis il s'est envolé, juste avant celui-ci. Où est-il désormais ? Fumant la pipe dans son taxi mauve ? A un rendez-vous à Patmos ? Courant après des poneys sauvages ? Déon, heureux Déon.

« Je suis plus névrotique que Mastroianni »

Toni Servillo est de retour dans *Les Confessions* de Roberto Andò (lire critique p.72). **PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL**

Toni Servillo, dont on se souvient pour son rôle magistral dans *La Grande Bellezza*, endosse la robe de bure d'un moine dans *Les Confessions*. L'homme de Dieu est invité en bien étrange compagnie, à un sommet des grands argentiers de ce monde. Rencontre avec l'acteur qui sous ses airs de dandy transalpin a la passion de jouer des grands monstres sacrés...

Les Confessions étrille le FMI et les puissants de ce monde. Vous êtes un acteur engagé ?

Lorsqu'on tourne un film, qu'on monte sur scène, on doit avoir conscience de sa responsabilité. C'est un engagement qui est à la fois moral, intellectuel, émotionnel. Je n'emploie pas le terme « engagement » au sens idéologique. Une histoire d'amour, une comédie peuvent aussi bien faire penser qu'un film « engagé ». Notre devoir consiste à réchauffer le cœur et éclairer l'intelligence. Ce qui m'intéresse dans les rôles d'homme politique, comme dans *Il Divo* ou *La Belle Endormie* de Bellocchio, c'est d'avoir un regard sur l'histoire politique et sociale italienne.

Vous êtes d'abord un homme des planches...

Les metteurs en scène qui ont travaillé avec moi, en particulier Sorrentino, disent parfois qu'ils sont plus à l'aise avec les comédiens venus du théâtre : ils seraient plus disciplinés. Je ne sais pas si c'est complètement vrai... Mais ce que le théâtre apporte à l'acteur au cinéma, c'est la conscience intégrale du scénario. Je connais des acteurs qui ne savent pas ce qui a lieu avant ou après leurs scènes. Moi, j'estime essentiel de connaître le scénario comme un texte théâtral, sans la fragmentation qu'impose le tournage.

Vous mettez justement en scène, en France, à l'Athénée, en ce mois de janvier Elvira (Elvire Juvet 40), où vous jouez également. Une pièce autour de Molière...

Il n'est pas possible de ne pas rencontrer Molière lorsqu'on travaille sur la scène. Acteur, auteur, metteur en scène, c'est un homme de théâtre à 360 degrés. Et dès le XVII^e, il a eu la prescience de choses qu'on a connues ensuite.



Dans *Le Tartuffe*, c'est la relation entre le patient et le thérapeute, une sorte de psychologie des profondeurs. Avec *Le Misanthrope*, on est à la fois dans l'amusement et la réflexion, comme dans *Le Tartuffe*, encore, où l'efficacité dramatique repose sur un comique continu. Et c'est la recette du théâtre depuis la nuit des temps.

C'est la deuxième fois que vous tournez avec Roberto Andò, on vous associe aussi à Sorrentino : cette proximité fait-elle de vous plus qu'un acteur, une sorte de co-créateur ?

Je n'ai aucune responsabilité d'auteur, que ce soit avec Sorrentino ou Roberto Andò. Ils m'ont choisi parce que je suis une sorte de témoin de leur univers, que je leur permets de restituer les idées qu'ils ont eues dans leur scénario.

Comme l'ambiguïté de votre personnage de moine dans Les Confessions ?

Plus que d'ambiguïté, je parlerais de mystère. On a essayé avec Andò de lui garder une part énigmatique. C'est un personnage, mais aussi une sorte de témoin, de Virgile qui nous emmène dans l'univers de la finance et de la politique.

On évoque souvent Mastroianni à votre propos. Vous vous compareriez à lui ?

Non. Mastroianni, c'est un chef-d'œuvre de comédien naturel. Il joue et donne l'impression de vivre, et j'en suis bien loin. Je crois que je suis quelqu'un de plus névrotique, de plus obsessionnel, à la façon de Gian Maria Volontè, et non avec ce naturel magnifique, parfois divin. C'est le mystère de ce grand comédien. Même dans ses yeux, il a quelque chose de naturel. Lorsque Mikhaïlov réalise *Les yeux noirs*, après des nouvelles de Tchekhov, il fait des plans très serrés sur les yeux de Mastroianni, qui sont extrêmement tchékhoviens !

LES CONFESSIONS

de Roberto Andò,
avec Toni Servillo,
Daniel Auteuil...
Bellissima Films,
Sortie le 25 janvier



"QUICONQUE CONNAIT MARLENE DIETRICH A FAIT L'EXPERIENCE DE LA PERFECTION MEME."

— JEAN COCTEAU —

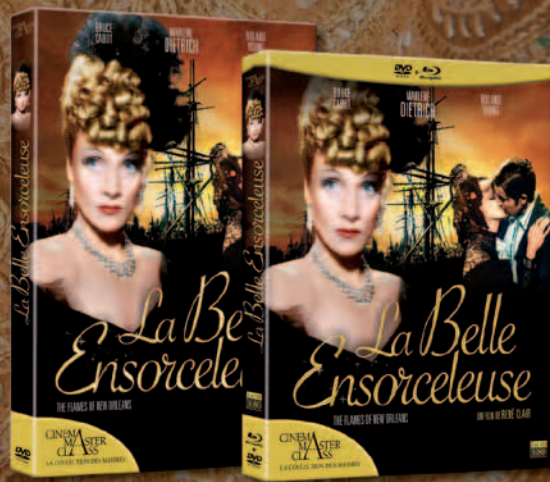
3 REGARDS DE GÉNIE SUR L'ICÔNE ABSOLUE DE L'ÂGE D'OR D'HOLLYWOOD



Un film de Rouben Mamoulian



Un film de Josef Von Sternberg



Un film de René Clair

FAITES L'EXPERIENCE DE LA PERFECTION EN HAUTE-DÉFINITION
LE 7 FÉVRIER 2017 EN DVD & COMBO BLU-RAY+DVD

— EGALEMENT DISPONIBLES —





« J'ai failli mourir en traversant la montagne sino-laotienne »

Sort le 22 février *Madame B., histoire d'une Nord-Coréenne* (lire critique p.71), court et très beau documentaire sur l'exil contemporain à travers le récit d'une passeuse nord-coréenne. Rencontre avec **Jero Yun**, son réalisateur.

PROPOS RECUEILLIS PAR SIDY SAKHO

Qu'est-ce qui vous a touché dans l'histoire de Madame B. ?

Tout d'abord, son caractère ressemblait à celui de ma mère, si dynamique, dominatrice. A travers son caractère fort, j'ai ressenti beaucoup de tendresse, quelque chose qui venait de l'enfance. Puis, à travers son histoire, sa vie intime, j'ai ressenti « la mélancolie », « le goût amer ». Comme si notre histoire coréenne était coincée, tordue par un système absurde qui refuse de voir la réalité avec lucidité.

Est-elle différente devant votre caméra et hors tournage ?

Elle est exactement pareille avec ou sans la caméra. Étant donné son caractère très fort, j'ai parfois eu beaucoup de difficultés à la suivre. Elle était toujours occupée, toujours en mouvement et rarement assise à ne rien faire. Elle m'a parfois aidé à convaincre des gens de se laisser filmer, ainsi que les passeurs de me laisser partir avec eux (notamment pour le voyage jusqu'en Thaïlande). Elle est aussi devenue ma collaboratrice, celle qui m'a donné les possibilités de filmer ses familles chinoise et nord-coréenne.

Quel moment du tournage a été le plus mémorable pour vous ?

Celui où j'ai suivi Madame B. avec d'autres réfugiés nord-coréens, où nous avons traversé clandestinement la Chine et le Laos jusqu'en

Thaïlande. Ça a été une expérience physique et psychologique intense, épuisante. J'ai failli mourir en traversant la montagne sino-laotienne, j'étais trempé par la pluie, mes jambes ne me portaient plus. Je me suis blessé à la jambe droite dans cette nuit si longue, face à la montagne qui me paraissait infranchissable.

Y'avait-il matière à proposer un film plus long, à l'instar d'un documentaire fleuve comme *Homeland : Irak année zéro* d'Abbas Fahdel ?

Avec Tawan Arun, réalisateur de multimédia spécialiste du web interactif, nous sommes en train de développer une autre partie du film en web-documentaire. Traiter en un seul film la vie de Madame B., personnage si complexe, me semblait impossible. Le web-documentaire montrera la vie de Madame B. en Corée du Nord ainsi que son activité en Chine en tant que passeuse. Nous allons proposer au public un autre point de vue sur cette femme.

Un prochain film, documentaire ou de fiction, est-il déjà en route ?

Je suis en post-production d'un nouveau film documentaire intitulé *Letters*, coréalisé avec Marte Vold, réalisatrice norvégienne. Et je vais prochainement tourner en Corée du Sud mon premier long-métrage de fiction produit par le producteur de *J'ai rencontré le diable* de Kim Jee-woon.

**MADAME B.,
HISTOIRE D'UNE
NORD-CORÉENNE**

de Jero Yun,
New Story,
Sortie le 22 février



ZEUGMA FILMS, CIAOFILM & LES FILMS DU POISSON PRÉSENTENT

ZONA FRANCA

UN FILM DE GEORGI LAZAREVSKI

NO QUEREMOS
NIAU TORIDADES \$ IGNORANTES
Juventud Natalina PROTESTA

SORTIE NATIONALE
LE 15 FÉVRIER 2017

IMAGE GEORGI LAZAREVSKI | SON CHRISTIAN SONDEREGGER, ERIC ARMBRUSTER, FLORENT LAVALLÉE
MONTAGE JEAN CONDÉ | ÉTALONNAGE JEAN COUDSI | MUSIQUE STÉPHANE SCOTT | PRODUCTRICES MÔIRA CHAPPEDELAINE VAUTIER & ESTELLE FIALON



CINÉMA DU RÉEL



TRANSFUGE





« En France, la boxe n'est pas un ascenseur social »

Nous nous marierons (lire critique p.70) est en salles ce mois-ci. Rencontre avec le réalisateur **Dan Uzan**.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC MERCIER

Dan Uzan fait le portrait d'un homme à la croisée des chemins, Karim, tiraillé entre sa passion pour la boxe et les exigences de la vie de famille. Un vrai match existentiel...

Pouvez-vous nous raconter la genèse très particulière de ce premier long métrage ?

J'avais lu un texte d'un poète chinois qui s'appelait Liao Yiwu. Après les événements de Tian'anmen, lorsqu'il était en prison, comme il ne pouvait pas écrire de façon traditionnelle, on lui avait donné un magnétophone sur lequel il a commencé à enregistrer des discours. Cette retranscription de la parole a débouché sur une sorte d'épopée littéraire. Je me suis donc dit à mon tour qu'il fallait peut-être sortir de l'idée qu'un scénario doit être conçu en amont d'un film. J'ai laissé les acteurs écrire le film eux-mêmes, avec leur propre oralité.

Vous aviez bien un cadre ?

Oui, j'avais écrit un premier scénario. Un jour Karim que j'avais rencontré à la boxe s'est déchiré les ligaments au cours d'un match professionnel. Il y avait là un parallèle très fort avec ce que moi-même j'avais écrit. Dans mon scénario, mon personnage se mutilait pour arrêter la boxe. J'ai trouvé que ce qui était arrivé à Karim était bien plus intéressant.

C'est à partir de là que vous avez commencé à envisager une nouvelle fiction ?

Après son opération, je lui ai demandé de quelle façon il envisageait son avenir en tant que boxeur. Il m'a répondu que c'était terminé pour lui, qu'il en avait fini, d'autant qu'il allait bientôt se marier. Cette histoire de mariage m'a intéressé. Elle m'a permis de donner une forme de mini cadre fictionnel à ce que j'allais filmer en suivant Karim et d'autres non professionnels comme lui. Mais 95% des dialogues ne sont pas de mon fait comme ce moment miraculeux où Karim dit à son entraîneur : « les rêves, ça donne mal à la tête. »

Le film de boxe est très connoté ? Comment déjouer les clichés ?

En découvrant cet univers de la boxe auquel j'avais déjà consacré un documentaire, je me suis rendu compte que la salle de sport n'était pas du tout typée. La vie l'est mais pas un vestiaire. La salle d'entraînement déshabille les hommes, donne une forme d'égalité quel que soit le monde d'où l'on vient.

Justement, toute l'étrangeté du film vient du fait que ce film de boxe n'a pas d'ancrage social trop fort.

Je désirais parler du lien culturel et physique de Karim avec la boxe. On voit bien que ce sont des gens de la banlieue mais je n'avais pas envie de spécifier. On sait qu'il boxe à Levallois et c'est tout. Dans un film de boxe traditionnel, il y a toujours cette idée d'ascenseur social. On se prend des coups pour s'en sortir. Pas ici. D'autant qu'en France, la boxe n'est pas un ascenseur social. Karim a la boxe dans son ADN. Je ne voulais surtout pas de scènes d'explication, du genre « La boxe, c'est ma passion. » Il fallait trouver les moyens de rendre compte du lien viscéral, incompréhensible pour la plupart des gens, d'un homme à son activité. Si Karim s'accroche si éperdument, si aveuglément à la boxe, au point de compromettre sa santé et sa vie sentimentale, c'est parce qu'il sent que sans elle, il se sera dépossédé d'une partie de lui-même.

NOUS NOUS MARIERONS

de Dan Uzan,
avec Karim El Hayani, Faten
Kesraoui,
KMBO,
Sortie le 8 février



DESCRIPTION D'UN COMBAT

UN FILM DE CHRIS MARKER

Version restaurée 2k

&

DESCRIPTION D'UN SOUVENIR

UN FILM DE DAN GEVA

“ Un essai brillant tant par l'originalité du dispositif que par la finesse du propos et la maîtrise du langage cinématographique. ”

LE 22 FÉVRIER
au cinéma et en DVD



Coffret 2 DVD Digipack

DVD 1 : Description d'un combat, 1960, 1h00

DVD 2 : Description d'un souvenir, 2006, 1h20

Compléments

- Livret de 84 pages illustrées
- Film annonce 2016



Dans la même collection

- Regard neuf sur Olympia 52
- Lettre de Sibérie
- Level Five
- Coffret Planète Marker



BON DE COMMANDE

Le bon de commande doit être accompagné de votre chèque et envoyé à
TAMASA - 5 rue de Charonne - 75011 Paris - T. 01 43 59 01 01

Titre	Prix	Quantité	Montant
Regard neuf sur Olympia 52	15,90 €		
Lettre de Sibérie	19,90 €		
Level Five	15,90 €		
Coffret Planète Marker	29,90 €		
Frais de port offert !		Total	

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

« Du lever au coucher, Lynch passe son temps à créer »

Observer le génie à son chevalet de peintre : c'est l'expérience que propose l'excellent documentaire *David Lynch, the Art Life*.

PROPOS RECUEILLIS PAR ILAN MALKA

En nous faisant pénétrer dans l'atelier de David Lynch, pour le regarder peindre, entendre sa voix, écouter les étranges histoires qu'il a vécues enfant et qui ont façonné son univers mental, ce documentaire saisit tous les paradoxes de l'un des plus grands créateurs d'ambiances de l'histoire. L'homme est aussi doux et apaisé que ses films sont sombres et malaisants. Entretien avec Jon Nguyen, l'un des réalisateurs.

Vous suivez David Lynch depuis dix ans. Qu'est-ce qui vous fascine le plus chez lui ?

Sa dévotion à son art. Du lever au coucher, il passe son temps à créer. Durant ces instants où nous regardons la télévision par exemple, lui est en train de peindre, de faire de la musique. L'intensité de sa créativité ne s'arrête jamais ! Cela a même constitué un problème pour nous. Il pouvait être intéressant de le voir se faire un café, arroser une plante. Le café était servi par ses assistants. Quant à la plante, il nous a dit « si vous me voyez l'arroser, filmez-moi ». Mais il ne l'a jamais fait.

Sa personnalité nous apparaît à nous spectateurs presque double... est-ce quelque chose que vous avez ressenti également ?

Oui. L'homme et l'artiste sont extrêmement différents. Il est quelqu'un de très sympathique et agréable à fréquenter. Il y a quelque chose de très innocent, heureux, qui émane de lui. On ne retrouve pas chez lui l'aspect très torturé de son oeuvre. Ses films ne proviennent finalement que de son imagination, qui est très différente de sa personnalité. Mais lorsque l'on regarde notre documentaire, on peut aussi justement comprendre comment certaines choses qu'il a vécues ont pu colorer sa créativité. Il explique par exemple que l'influence numéro 1 sur son art a été la ville de Philadelphie, où il a été étudiant en art. Cela a été une période très sombre pour lui, qui l'a beaucoup nourri.

Ce passage à Philadelphie l'a profondément marqué. Lui, jeune américain ayant grandi dans

une petite ville, a été tout d'un coup projeté dans une cité qu'il a trouvée très anxiogène, et une grande part de son inspiration est venue de là.

Oui, il le dit lui-même. Laissez-moi vous raconter cette anecdote. Toutes les photos, images, peintures, que nous voyons dans le film sont de David, ou le représentent. Sauf quatre d'entre elles. Ce sont des images d'époque de Philadelphie. Nous voulions montrer les rues de la ville telles que David les avait connues. Pour les obtenir, j'ai contacté l'un de ses anciens collègues d'école d'art. Cet ami m'a dit « j'ai suivi la carrière de David. Tout le monde est très fier de lui à Philadelphie ! » Il m'a raconté qu'après avoir été diplômé, il avait lui aussi essayé d'être artiste, mais avait dû abandonner pour faire vivre sa famille. Et j'ai fait le film avec cette idée en tête... si David n'avait pas reçu cette bourse pour faire *The Grandmother*, s'il n'avait pas pu aller à Los Angeles pour faire du cinéma, il aurait pu rester lui aussi à Philadelphie, et le monde ne l'aurait peut-être jamais connu. Quelle immense perte cela aurait été... Qu'est-ce que le monde aurait été sans lui ? Il a tant influencé, des frères Coen jusqu'à *Stranger Things*... J'espère que mon film sera à cet égard une source d'inspiration pour les apprentis artistes. Lynch a pu devenir ce qu'il est aujourd'hui parce qu'il n'a jamais abandonné.

Votre regard sur ses films a-t-il changé après l'avoir cotoyé de près ?

Oui, je les vois différemment, je perçois mieux son humour noir. Ce que je nommais bizarrerie avant m'apparaît aujourd'hui parfois comme de la drôlerie. Dans *Mulholland Drive*, il y a cette scène où un tueur tire involontairement dans le derrière d'une femme de ménage, qui s'écrie « Oooh, something bit me bad ! » Ce sens de l'humour absurde, *it's so David* !

Vous êtes en train actuellement de travailler sur vos projets à vous, d'écrire notamment un film de fiction. Quelle est la chose la plus importante que vous avez appris à son contact ?

L'intégrité. Beaucoup d'artistes se sont vendus, lui est toujours resté fidèle à ses propres visions. David reste toujours Lynch. Il fait les choses à sa façon. Si on lui propose un *Star Wars* pour beaucoup d'argent, il dira non. Toutes les décisions qu'il prend découlent de cette intégrité. Il est d'une honnêteté extrême vis-à-vis de lui-même.

DAVID LYNCH, THE ART LIFE

de Jon Nguyen, Rick Barnes, Olivia Neergard-Holm, Potemkine films, Sortie le 15 février

